

Chapitre 11

« L'étranger »

Ceci est un texte daté et dédié, presque à la manière d'une lettre adressée à différentes personnes concrètes et présentes, tous les amis qui, d'une façon ou d'une autre, ont accueilli les plaintes et les difficultés de mon « apaisement ». Cependant, la gratitude est absente du texte manifeste (mais non pas du texte latent...). Si je puis interroger, et éventuellement partager cette interrogation, c'est parce que je suppose l'écoute possible et que la violence me paraît plus opérante qu'une gratitude édulcorée.

Il y a, dans mon texte, quelque chose de vécu, qui pourra apparaître aussi bien excessif qu'insuffisant. Texte-témoignage, ou texte-symptôme, dont je mets encore en doute la pertinence. Quelques amis ont tranché : à eux de prendre en charge la moitié de ma bêtise...

PREMIER TEMPS : L'IDYLLE

Au début, c'était facile... et terriblement difficile, mais les règles étaient claires, sans ambiguïté : on était radicalement étranger – la langue, les codes, les habitudes, le climat. Non, davantage encore qu'étranger, à cette étape on est visiteur; et le visiteur découvre... et est découvert : c'est

amusant. Les conversations et les histoires les plus banales paraissent énigmatiques. Ce qui renvoie à la dépersonnalisation, au sens fort et concret de la dé-réalisation schizo-phrénique : ça va du « Qui suis-je? », inquiétant, perplexe, *unheimlich*, à ce « Où suis-je? » de l'enfant dans le noir.

Syndrome général d'adaptation, disait Seyle; l'adrénaline se charge de le résoudre, le coût en est élevé, mais la vigilance vient à bout de toutes les urgences. On confond ça avec le fait de réussir son « apayement ». En silence, en silence seulement, la souffrance des absences et de la nostalgie joue son rôle corrosif.

Ce qu'il y a de nouveau dans le jeu de la découverte remplace les silences, les tensions, les contradictions possibles. Sans compter le halo héroïque. Il y a quelque chose de connu, ou de sous-entendu. Celui qui a été obligé de partir a eu la vie suffisamment dure pour susciter sympathie et compréhension.

Les différences culturelles jouent sur une distance optimale : l'Amérique latine est juste assez lointaine et étrangère pour constituer un autre lieu, et assez proche pour solliciter le jeu des affinités et des reconnaissances. La langue romane, les noms, la couleur de la peau, les références philosophiques, les codes théoriques en psychanalyse, en art, le dispositif des croyances : c'est évident, le *criollo** vient d'Europe, et le « criollisme » blanc, même s'il s'inspire d'une mythologie locale à résonance indigène, est assez « européenisant » et « européenisé » pour qu'on puisse nous reconnaître comme des branches du même tronc. La distance dans le clan est donc optimale, pour parodier l'exogamie. Mais dans cette recherche de l'*alter ego*, il est toujours plus facile de saisir l'*ego* que l'*alter*.

* *Criollo* : ce terme s'applique, en Amérique latine, à tout ce qui est « blanc immigrant », par opposition à ce qui est « indigène autochtone ». Le *criollismo* correspond donc, dans le texte, au nationalisme blanc en Amérique latine.

DEUXIÈME TEMPS : LA DÉSILLUSION

Le « second souffle » propose d'autres défis. L'idylle de la visite, par définition éphémère, boucle son cycle et s'éteint. C'est seulement maintenant qu'on découvre que les Français parlent « une autre langue », que leur langue est le français... et quelque chose de plus. Peut-on tout renvoyer à la langue? Réciproquement, il se trouve que le caractère attractif de l'étranger s'épuise, et nous passons de la condition de héros dont on nous revêtait à celle d'êtres ordinaires. Le personnage se dilue, la personne apparaît. Ou plutôt non, pas encore, le personnage persiste, mais sous un signe inversé, qui dénonce la déception par rapport à une attente. La question de la différence se règle en général en termes de fascination ou de mépris (pour citer une polarité kleinienne), et ni l'une ni l'autre ne sont prometteurs d'une rencontre durable, pacifique, créatrice.

Un fait relativement habituel et récurrent (dans mon expérience) est l'usage du « vous » de la deuxième personne du pluriel dans le dialogue duel avec l'étranger. Ce « vous » du pluriel nous uniformise et nous confond avec ceux auxquels nous ne nous reconnaissons pas semblables, ou, tout au moins, réveille l'urticaire de vieilles infirmités, de vieux conflits : ces histoires si anciennes et si infimes, comme les Français en ont entre eux, et que le jargon cultivé nomme narcissisme des petites différences.

Pour l'étranger, qui a besoin, après sa transplantation, de se reconstruire et d'être quelqu'un *, le « vous » du pluriel renvoie à l'a-nomie, à l'anonymat, le conduit à un statut

* Le « je suis » en question n'est pas celui de la pensée cartésienne; il concerne l'aspect plus actuel et immédiat de la subsistance matérielle (avoir un travail) et morale (qui pour l'intellectuel passe par le fait d'avoir ses idées et de dire ce qu'il pense).

d'objet exotique et à la perplexité, l'arrachant à son projet de personne à renaître. Et pour celui qui émet le discours, la seconde personne du pluriel est révélatrice d'une annulation d'un projet qui prétend rechercher l'altérité. Ce « vous » du pluriel fausse et fait avorter la rencontre dont paradoxalement il se dit en quête, et l'installe au niveau de la dénégation.

L'étranger, par définition, introduit la différence et l'altérité. Mais on peut toujours résoudre ce dilemme moyennant l'abolition du singulier.

Cela commence toujours par une question banale : « Que penses-tu de tel événement, de telle situation ? » Derrière l'innocence de la question, le rôle assigné à l'étranger, la réponse attendue, sont ceux de la sagesse oraculaire. Mais nous savons bien – dans le mythe et sur le divan – que l'interpellation de l'oracle est imprégnée à la fois d'espérance et de méfiance, ce qui déchaîne, entre celui qui questionne et celui qui répond, la violence et la fureur, sauf si l'interpellé répond en tant que semblable.

A Paris, les mots d'ordre du métier sont l'avenir de la psychanalyse et l'institution analytique. Entre les discussions doctrinaires et les querelles tribales, quelque chose de passionnel invite au combat, à l'alliance et à la haine. Et ce qui n'est pas permis, ce qui est tacitement méprisé, c'est de rester absent des tranchées et de ne pas combattre.

Mais l'étranger se trouve parfois occupé à d'autres guerres, son énergie n'est pas toujours suffisante pour combattre dans la guerre locale. D'ailleurs, une guerre n'est-elle pas toujours un après-coup de rancunes et de conflits, auxquels l'étranger est étranger ? Cela vaut pour moi et mes compatriotes quand très vite on fait semblant d'être déjà parisiens.

Ce que je peux percevoir, de mon balcon de spectateur stupéfait, c'est que la guerre est une guerre primitive, et que la rivalité tribale prend les devants sur la divergence doctrinale. Passe encore quand il s'agit de « race » ou de religion,

on peut en comprendre quelque chose. Mais quand il s'agit de transmission et de pratique de la psychanalyse?... Parce que la question est de nature tribale et non doctrinale, le « avec qui » est plus important que le « pourquoi », et dans ce qui s'écrit sur le sujet, les signatures comptent davantage que le contenu. On ne discute pas l'idée mais les intentions du signataire. Pour la même raison, les grandes affirmations sur la liberté d'affiliation s'accompagnent d'une curiosité quasi morbide de savoir qui est avec qui; l'affiliation n'est pas seulement une question institutionnelle, mais se redouble dans la sphère – supposée plus intime – de la cooptation réciproque dans les groupes de travail, qui suit, comme par hasard, les mêmes lignes de force... Je pense que la guerre tribale, qui domine aujourd'hui la relation entre analystes, peut être comprise aussi comme symptôme qui occulte et révèle le xénophobe fasciste que nous cachons en nous.

TROISIÈME TEMPS : LE QUESTIONNEMENT

La discussion psychanalytique parisienne apparaît, pour le spectateur que je suis, remarquablement érudite et majestueuse. Il n'est pas sûr que cela aide à penser et à échanger des idées, ce qui est tout autre chose que d'assister à la succession de brillants discours et monologues. Est étranger – qu'il soit ou non français – celui qui n'a pas l'accès facile à ces règles de style. Je connais pourtant d'autres lieux où cela ne se passe pas nécessairement ainsi, sous cette forme de guerre décadente – décadente, parce qu'elle se tourne vers le passé pour y chercher une foi doctrinaire, et se préoccupe peu de l'illusion d'une transformation fondée sur la mystique d'un projet, si fragile, précaire ou éphémère soit-il. Décadent peut paraître insultant. Mais il n'en est rien. Je ne m'y connais pas en littérature, mais on m'a enseigné que le *Don Quichotte* était une œuvre de la décadence.

« Parler à quelqu'un, c'est accepter de ne pas l'introduire dans le système des choses à savoir ou des êtres à connaître, c'est le reconnaître inconnu et l'accueillir étranger, sans l'obliger à rompre sa différence. En ce sens, la parole est la terre promise où l'exil s'accomplit en séjour, puisqu'il ne s'agit pas d'y être chez soi, mais toujours au Dehors, en un mouvement où l'Étranger se délivre sans se renoncer. Parler, c'est en définitive chercher la source du sens dans le préfixe que les mots exil, exode, existence, extériorité, étrangeté ont pour tâche de déployer en des modes divers d'expériences, préfixe qui nous désigne l'écart et la séparation comme l'origine de toute " valeur positive " * . »

Une frontière possible, entre l'étranger et celui qui est « chez lui », se situe au niveau de la continuité ou de la rupture avec les représentations de ses propres mythes infantiles, avec le narcissisme et la mégalomanie que comporte la position infantile. Pour traverser cette frontière, il est fréquent – mais pas nécessaire – de changer de pays, de ville, de clan, de profession, d'idéologie, ou encore d'avoir intégré une certaine expérience du divan. Autrement dit, il y a à l'intérieur de chacun la possibilité dialectique d'être chez soi et d'être étranger.

C'est la psychanalyse qui découvre que le sujet se construit à partir de l'exil dû à la perte de l'objet primordial, qu'il est perdu dès la genèse même de sa constitution. Le « ici personne ne sait que j'étais enfant » (titre du récit d'un « métèque » à Paris) marque certes une blessure, mais elle est structurante. Il m'a toujours semblé que c'était un dispositif d'usure par la répétition, une façon de soigner obsessionnellement cette blessure, que d'instituer ces réunions que

* Maurice Blanchot, « L'Expérience-limite », in *L'Entretien infini*, Gallimard, 1969, p. 187.

nous apprécions tous, réunions pour évoquer, pour se souvenir, qui créent un espace de ghetto amusant et recherché, dans l'histoire de chacun. Quel plaisir que cette rencontre avec les vieux amis, avec les gens et les lieux de l'enfance. Joie nostalgique qui restitue dans le collectif micro- et macro-social, un univers intime de sensibilité et de représentations qui sont à moi et rien qu'à moi, à nous et rien qu'à nous. Quelle prétention d'effacer une solitude inexorable, un silence toujours lancinant!

De ce théâtre des souvenirs d'enfance que nous créons tous, ce qui reste à questionner, c'est où, et comment, à partir de cet univers ludique de reconnaissances réciproques, avec son ethnocentrisme implicite ou explicite, se produit la mutation vers l'exclusion de la différence, du tiers qui la représente, débouchant sur la violence de la xénophobie.

Cette oscillation entre le familier et l'étranger, entre ce qui m'appartient, à incorporer, et ce qui est étranger, à expulser, ne me paraît pas être un « processus unique à mener à bien », une fois pour toutes, comme un choix idéologique qui me délivrerait pour toujours d'être raciste ou xénophobe. Tolérer la différence est, à mon avis, un travail inépuisable, jamais achevé et impossible à achever. Je le conçois comme une intrication entre reconnaissance et dénégation.

Le génie de Blanchot – je me permets ce commentaire – est d'établir le lien entre l'errance (géographique ou symbolique), le trouble intérieur et le rapport à la vérité. Il y a un mirage de la vérité qui se présente comme mienne et accessible et une autre dimension qui se révèle inaccessible et qui crée une relation d'intériorité indépassable, me condamnant à être à jamais étranger.